

«Discours de Créteil», discours prononcé au congrès national de l'Amicale des anciens de la brigade Alsace-Lorraine, le 5 octobre 1974, à Paris. Bernard Metz [édit.], *Amicale des Anciens de la brigade Alsace-Lorraine* [Strasbourg], n° 155, 1974.

---

Congrès du 5 octobre 1974 à Paris.

**André Malraux**

### **Discours de Créteil**

En votre nom à tous, mes Camarades, je remercie le Maire de Créteil de l'hospitalité et de l'honneur qui nous a été faits par le Général Billotte et je voudrais dire très simplement : nous venons de voir l'une des réalisations les plus importantes de France, indiscutablement. Mon Général, nous sommes bien contents qu'elle vous soit due.

Vous avez lu dans le *Bulletin de la Brigade*, mes compagnons, que des enfants de Toulouse, conduits par leurs maîtres qui sont d'ailleurs des maîtresses, sont allés cet été à Durestal voir ce que vous avez laissé de l'un des premiers maquis : des trous, une cabane en ruine, des tombes, sous la grande indifférence des arbres.

J'aurais voulu dire à ces enfants ce qu'en ce lieu même, j'ai voulu dire aux vôtres : «C'est une grande chose que de dire *non* quand on n'a rien pour le dire, pas même une voix.

«Nos compagnons n'ont fait que cela. Mais ils l'ont fait».

Et leur voix de silence a été si forte que les enfants l'ont comprise.

Quand nous avons été engagés dans les Vosges, le premier commando était sous les ordres du capitaine Peltre. Il écrivait à sa femme : «Je n'ignore pas que j'ai femme et

enfant, et pour vous, pour moi, je tiens à la vie, assez pour faire mon devoir – celui d’homme au sens plein du mot, qui essaie de donner à tous ce qu’il doit de lui-même, et qui est sans témérité.» Maquisards en calot, habitués aux bazookas et à la forêt, nous avions pris position en avant de notre 1<sup>e</sup> Division Blindée paralysée par une boue préhistorique. Les casques arrivèrent le cinquième jour, et le capitaine Peltre fut tué en distribuant ceux de ses hommes.

Nous l’avons enseveli au cimetière de Froideconche, où sont enterrés les soldats dont on a rapporté les corps.

Les petites filles et l’institutrice avaient passé la nuit à coudre, et toutes nos tombes étaient fleuries de drapeaux enfantins.

Et puis, il y a eu la bataille de Dannemarie. Les fermes et la ville se consumaient au loin ; quand le grand vent glacé faisait sauter les flammes, apparaissait, en position, un de nos chars que commençait à recouvrir la gelée blanche de toujours.

Là, il y avait encore une étable, nos blessés dormaient le long des bêtes chaudes. Les autres attendaient. Je les distinguais à peine, et pourtant eux aussi emplissaient la nuit.

Ils ne faisaient rien de romanesque : ils attendaient. Ils attendaient de s’allonger sur la gelée blanche, pour l’attaque ou pour leur première nuit de mort. Ensemble. Et leur fraternité, comme l’incendie, venait du fond des temps, d’aussi loin que le premier sourire du premier enfant.

Et quelques jours plus tard, il y eut l’inépuisable file des prisonniers allemands, enfin aussi longue qu’avaient été les nôtres.

Et maintenant, il y a la plaque historique du pont de Krafft : «Ici, la Brigade Alsace-Lorraine et la 1<sup>re</sup> Division Française Libre arrêterent la dernière offensive allemande.

Il existe un maquis symbolique de tous les maquis de France : le premier attaqué par une division d’élite, l’aviation et les chars ; il eut le grand honneur d’être le premier exterminé. Pas pour toujours. C’est le maquis des Glières. L’année dernière, on y a rendu hommage à ses morts, à tous ces compagnons inconnus. Ce ne fut pas une mauvaise idée, de la part de ceux de Glières, de penser à nous. D’autant plus qu’une de

nos unités s'appelaient *Savoie*. J'ai pensé à François d'Assise embrassant la pauvreté : « – Puisque nul ne peut étreindre tout le chagrin du monde, j'embrasserai la Pauvreté sur ton seul visage... » Puisque ceux des Glières ne pouvaient appeler avec les leurs tous les tués de la Résistance, quelques-uns les représentaient, et j'ai parlé en notre nom à tous.

La foule – les survivants avec leurs enfants, les jeunes couples sac au dos – avait assisté, la nuit, à la venue des torches parties naguère de tous les villages résistants pour former leur buisson ardent au pied du monument. Au fond des vallées, sonnaient les cloches qui avaient jadis sonné le glas des premiers tués. Le matin, devant cette multitude perdue dans le cirque des Glières, je pensais à ces petits agonisants en face de la plus orgueilleuse indifférence du monde, celle de l'immensité, et j'ai fait dire par la statue qui veille dans l'ombre du fond du monument :

«Dormez sous la garde que monte autour de vous la solennité de ces montagnes.

«Elles ne se soucient guère des hommes qui passent. Mais ceux qui vivront ici, découvriront grâce à vous que toute leur solennité ne prévaut pas sur le plus humble sang versé, quand il est un sang fraternel.»

Les nôtres n'ont pas connu l'indifférence de la montagne, ils ont connue celle de la forêt. Et sur leurs corps aussi, des oiseaux chantaient comme sur les corps des soldats de l'an II.

Je les ai retrouvés un autre jour, ou plutôt une autre nuit.

Je revenais des funérailles du général de Gaulle. Je voyais encore la paysanne que les fusiliers marins avaient laissée passer, derrière le char qui portait le cercueil. Une autre multitude silencieuse portait à l'Arc de Triomphe les marguerites ruisselantes de pluie qu'elle avait apportées jadis à Victor Hugo.

C'était une foule de femmes, une marche étouffée dans la nuit pluvieuse, vers l'immense drapeau dont le claquement emplissait l'arche sonore de l'Etoile. Les traînées de la pluie s'inclinaient comme des lances. Un silence infini venait de Paris. A Pékin, les drapeaux étaient en berne sur la Cité Interdite. La fraternité nocturne montait

pas à pas vers l'Arc, et la flamme, tour à tour claquée par le vent et resurgie, éteignait ou illuminait les faces ruisselantes.

La foule portait ses pauvres fleurs au plus grand d'entre nos morts, et pas lui, à tous.

Je pensais aux nôtres sous la pluie à Froideconche. Je pensais que le général de Gaulle eût accueilli dans la grande nuit funèbre leur escorte inconnue, et qu'il eût tendu le bras vers eux, à cette heure d'éternité où la France disait avec le chuchotement de la ville éteinte : «Quand vous vous lèverez d'entre les morts...» Alors, le général de Gaulle aurait fait signe aux plus proches de nos tués de monter l'avenue avec lui ; parce que – comme la paysanne noire derrière le char et le vrai cercueil – ils n'avaient fait que ce qu'un homme peut faire, mais ils avaient été la France.

Voilà ce que j'aurais voulu dire aux enfants qui fleurirent nos tombes à Froideconche, et aux vôtres, mes compagnons. Peu importe. Vous le leur direz pour nous.